

II

LA CROIX

La connaissance du mystique, contrairement à la science moderne, est une connaissance de synthèse et d'union. En elle tout se tient ; de là cet apparent désordre et cet aspect d'impuissance qu'elle prend lorsqu'un Grignon de Montfort, par exemple, s'efforce de la communiquer. Sa poursuite offre l'image, non d'une ligne droite mais d'un investissement qui voudrait courir à la fois sur tous les fronts et qui, s'avancant sur un point, craint toujours de laisser s'ouvrir ailleurs quelque brèche.

La Sagesse éternelle s'est incarnée et elle s'est crucifiée. « La Sagesse, c'est la Croix et la Croix, c'est la Sagesse (1). » Voilà la vérité suréminente sur laquelle le Bienheureux nous appelle sans cesse à méditer.

Cette Sagesse toute-puissante aurait pu choisir une manifestation triomphale ; elle a choisi la descente dans la matière, parce que, en même temps que Vérité, elle est Miséricorde. Et du même coup, elle en accepte toutes les offenses.

Il est inévitable que l'Esprit, dès qu'il abandonne son indépendance souveraine en s'alliant à la chair et en entrant avec elle dans les catégories du temps et de l'espace, souffre de leurs contraintes, de leurs résistances, de leurs limitations. Il épouse les vicissitudes de la condition humaine, les fatigues, les maladies, les humiliations et la mort. Mais cette Passion volontaire, comparable à celle d'Adam, c'est un Sacrifice (qui se renouvelle par l'Eucharistie), tandis que, chez le premier homme, l'appétit de la matière est une prévarication et une chute. Le Verbe descend pour remonter avec ceux qu'il entraîne et auxquels il apprend à se relever avec lui dans la gloire de la Résurrection.

(1) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 180.

La vie d'ici-bas est nécessairement aussi un Calvaire pour l'esprit emprisonné dans la chair (car l'homme n'étant pas entièrement dégénéré conserve en lui le germe de sa rédemption, l'étincelle de Dieu). La croix est la loi du monde depuis que les enfants d'Adam, devenus charnels, ont été condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front et à enfanter dans la douleur.

La souffrance est une conséquence, inévitablement liée au péché, comme l'obscurité à l'occlusion de la paupière. Mais, par l'effet de la Miséricorde infinie, elle peut devenir instrument de notre régénération.

Instrument indispensable ; nous l'avons vu, on ne peut à la fois aspirer à la Sagesse et au confort, parce qu'ils sont incompatibles : un mouvement tire vers Dieu, l'autre tire à soi, en sens inverse ; tout ce que gagne l'un est obligatoirement perdu pour l'autre. La Sagesse, dit Montfort, ne se donne qu'à ceux qui sont dignes d'elle, c'est-à-dire de même nature, les spirituels, les « saints » — et saint signifie étymologiquement séparé. Elle se refuse à ceux qui préfèrent les aises et les suffrages du monde et qui, de ce fait, ont déjà reçu leur récompense (1). « La Sagesse n'entrera point dans une âme maligne et elle n'habitera point dans un corps assujéti au péché (2). » Le parti à prendre pour s'unir à la Sagesse, c'est donc le renoncement.

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et me suive (3). » Voici énoncées par le Christ lui-même les deux règles de mortification : l'abstinence et la souffrance.

« Pour avoir la Sagesse, écrit le Père de Montfort, il faut d'abord, ou quitter réellement les biens du monde, comme firent les Apôtres, les disciples, les premiers chrétiens et les religieux : c'est le plus tôt fait et c'est le meilleur ; ou du moins, il faut détacher son cœur des biens, et les posséder comme ne les possédant point, sans s'empresser pour en avoir, sans s'inquiéter pour les conserver, sans se plaindre ni s'impatienter quand on les perd : ce qui est bien difficile à exécuter (4). »

Un tel détachement s'entend non seulement à proprement parler des richesses, mais de « tous les biens créés », en particulier de l'opinion, de la conformité aux usages et aux

(1) Matth., VI, 2.

(2) *Livre de la Sagesse*, I, 4.

(3) Luc, IX, 23.

(4) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 197.

maximes du monde, des distractions, même innocentes, qui détournent l'âme de l'attention qu'elle doit porter à son salut. « Il faut, tant qu'on peut, fuir les compagnies des hommes, celles des mondains qui sont pernicieuses et dangereuses, mais celles aussi des personnes dévotes lorsqu'elles sont inutiles et qu'on y perd son temps... Enfin, il faut garder le silence avec les hommes, pour s'entretenir avec la Sagesse (1). »

« Eloignez-vous de ce qui est grand, pompeux et éclatant à leurs yeux, dit la Sagesse éternelle, car c'est une abomination devant moi (2). »

« Plus vous êtes grand, d'autant plus humiliez-vous, c'est-à-dire soyez le serviteur des autres, choisissez la place la plus basse, l'emploi le plus vil, les habits les plus pauvres (3). »

« Choisissez le pire en tout (4). »

« Estimez beaucoup parmi vos sœurs (le Bienheureux s'adresse ici à ses Filles) celles qui sont les plus pauvres et les moins capables au dehors (5). »

« Réjouissez-vous, dira-t-il ailleurs, pauvre idiot, pauvre femme sans science ; si vous savez souffrir joyeusement, vous en saurez plus qu'un docteur en Sorbonne (6). »

Un soldat entré dans l'ordre de Citeaux, rapporte Jacques de Voragine, était à ce point illettré, qu'il n'avait pu apprendre que deux mots qu'il allait répétant : « *Ave Maria* ». Enseveli avec ses autres frères, on vit croître sur sa tombe un lis magnifique qui portait en lettres d'or sur chaque feuille : « *Ave Maria* », et quand on enleva la terre pour approfondir ce prodige, on vit que la belle fleur prenait racine dans la bouche du pauvre moine.

A son exemple et selon le conseil du Seigneur, il faut devenir simple, obéissant, innocent et doux comme un petit enfant, avoir comme lui le cœur pur afin de voir Dieu (7). »

« Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. »

« Notre-Seigneur ne dit pas seulement qu'ils auront le royaume des cieux, mais qu'ils l'ont déjà. Parce que, le

(1) *Id.*, p. 200.

(2) *Grandes Maximes*, VIII, 4.

(3) *Grandes Maximes*, VIII, 2.

(4) *Id.*, X, 7.

(5) *Instructions aux Filles de la Sagesse*, N° 44.

(6) *Lettre circulaire aux Amis de la Croix*, p. 25.

(7) *Grandes Maximes*, VIII, 6 et Matth, 18, 4.

pauvre volontaire, n'étant point piqué des épines des riches, ni des désirs des richesses, et se servant, comme un roi du ciel, des douceurs terrestres et charnelles, il regorge des consolations divines. » « Si le cœur du sage est content, il est riche et rien ne lui manque (1). »

« Prenez garde, dit encore le Bienheureux, d'avoir attaché à la moindre chose. Quand vous y sentirez beaucoup d'affection, quittez-la pour un temps ou privez-vous-en tout à fait (2). Défiez-vous des amitiés naturelles de vos parents et amis. Ne craignez point, pour porter votre croix, de les désobliger et de leur déplaire (3). » Cette forme de détachement chrétien est celle qui apparaît souvent du dehors la plus rude et la plus inhumaine parce qu'on la confond avec la dureté de cœur. Très loin de recommander l'indifférence, elle prescrit un amour infiniment plus profond mais d'autre sorte que celui du monde et de la chair, un amour qui n'est pas la jouissance égoïste supputant les soucis d'une séparation, ni l'affection des aveugles ou des lâches qui approuve tout chez l'être aimé et jusqu'au péché, mais la charité véritable qui fait aimer le prochain comme soi-même et qui est toujours prête à se sacrifier pour son salut (4).

Grignon de Montfort, écrivant à sa mère, abandonne le ton du fils pour prendre celui du prêtre et du frère spirituel en Jésus-Christ, plein de pitié, mais sans complaisance pour les faiblesses de la chair :

« Préparez-vous à la mort qui vous talonne, par beaucoup de tribulations, souffrez-les chrétiennement comme vous faites ; il est nécessaire, il vous est infiniment avantageux d'être appauvrie jusqu'à l'hôpital, si c'est la volonté de notre grand Dieu ; d'être méprisée jusqu'à être délaissée de tout le monde et de mourir en vivant... Je prie mon père, de la part de mon Père céleste, de ne point toucher la poix, car il sera gâté ; de ne point manger de la terre, car il en sera suffoqué ; de ne point avaler de la fumée, car il en sera étouffé... »

Quant à lui, il est vrai qu'il a de grandes obligations envers ceux qui l'ont mis au monde, nourri et élevé dans la

(1) Exhortation qui suit les Règles des Pères de la Compagnie de Marie, pp. 60-61.

(2) Règles des Filles de la Sagesse, N° 34.

(3) *Grandes Maximes*, I, 4, 5.

(4) Ce détachement du cœur, comme celui de la pensée aboutit à une union plus étroite : « Je me sentis transportée au ciel, dit sainte Thérèse, et les premières personnes que j'y vis furent mon père et ma mère. »

crainte de Dieu et rendu une infinité de grands services ; il leur en rend mille actions de grâces et prie tous les jours pour leur salut, mais qu'on n'attende de lui rien autre chose, car il ne dispose d'aucun bien ni d'aucun titre. « Qu'on me regarde comme un mort, je le répète afin qu'on s'en souvienne, qu'on me regarde comme un homme mort (1). »

« Si donc quelqu'un veut venir avec moi, qu'il porte sa croix... »

Non comme le réprouvé mais comme le prédestiné. « *Tollat*, qu'il la porte, et non pas qu'il la traîne, et non pas qu'il la secoue, et non pas qu'il la retranche, et non pas qu'il la cache, c'est-à-dire qu'il la porte haute à la main, sans impatience ni chagrin, sans crainte ni murmure volontaire, sans partage et ménagement naturel, sans honte et sans respect humain (2). »

« Rien de grand ne se fait sans beaucoup de souffrance (3) », l'expérience profane nous en avertit déjà. « La terre inculte ne donnera que des épines, parce qu'elle n'est point coupée, battue ni remuée par un sage labour. » L'eau croupissante n'est propre ni à laver ni à boire (4). Les pierres vives qui seront placées au bâtiment de la Jérusalem céleste doivent être taillées, coupées et ciselées par le marteau de la Croix. Le bon grain a besoin d'être ballotté et remué par le van pour être purifié de la paille et de l'ordure (5).

La croix est un signe d'élection. C'est Benjamin qui a eu le calice, parce qu'il était le bien-aimé, et ses autres frères n'ont eu que le froment. « Vous vous glorifiez avec raison d'être les enfants de Dieu ; glorifiez-vous donc des coups de fouet que ce bon Père vous a donnés et vous donnera dans la suite (6) ; car il fouette tous ses enfants (7). S'il ne vous envoie pas de temps en temps quelques bonnes croix, c'est qu'il ne se soucie plus de vous ; c'est qu'il est en colère contre vous ; il ne vous regarde plus que comme un étranger hors de sa maison et de sa protection, ou comme un enfant bâtard qui, ne méritant pas d'avoir sa portion dans l'héritage de son Père, n'en mérite pas les soins et les corrections (8).

(1) Lettre à sa mère, 28 août 1704.

(2) *Lettre aux Amis de la Croix*, p. 20.

(3) Sainte Catherine de Sienne.

(4) *Lettre aux Amis de la Croix*, p. 33.

(5) *Id.*, p. 27.

(6) *Lettre aux Amis de la Croix*, p. 24.

(7) *Hébreux*, XII, 6.

(8) *Lettre aux Amis de la Croix*, p. 24.

La croix est un instrument de miséricorde, un « châtiment amoureux (1) ». « Laissez faire l'habile architecte : il vous aime, il vous aime, il sait ce qu'il fait, il a de l'expérience ; tous ses coups sont adroits, il n'en donne aucun de faux, si vous ne le rendez inutile par votre impatience (2). »

« Portez votre croix, faite à votre intention par la Sagesse, avec nombre, poids et mesure. De sa propre main, elle a mis ses quatre dimensions, elle l'a composée en son épaisseur des pertes de biens, des humiliations, des mépris, des douleurs, des maladies et des pertes spirituelles ; en sa longueur, d'une certaine durée de mois ou de jours que vous devez être accablés de toutes ces calamités ; en sa largeur, de toutes les circonstances les plus dures et les plus amères, de la part de vos amis, de vos domestiques, de vos parents ; en sa profondeur, enfin, des peines les plus cachées dont vous serez affligés sans trouver de consolation dans les créatures (3). »

« La même main qui forme le jour et la nuit, le soleil et les ténèbres, le bien et le mal, a permis les péchés qu'on commet en vous choquant, elle n'en a pas fait la malice, mais elle en a permis l'action. Ainsi quand vous verrez un Séméi vous dire des injures, vous jeter des pierres comme au roi David, dites en vous-mêmes : « Ne nous vengeons point, laissons-le faire, car le Seigneur lui a ordonné d'en agir ainsi. Je sais que j'ai mérité toutes sortes d'outrages et que c'est avec justice que Dieu me punit. Arrêtez-vous, mes bras ; vous, ma langue, arrêtez-vous ; ne frappez point, ne dites mot : cet homme ou cette femme qui me disent ou font des injures, ce sont les ambassadeurs de Dieu (4). »

La souffrance ainsi comprise comme une prévenance amoureuse de la Sagesse éternelle, attentive à nous procurer les moyens pour l'atteindre et lui ressembler, sera reçue non seulement avec sérénité, mais avec gratitude par l'homme de désir. Le Père de Montfort recommande à ses religieuses (5) : « Lorsque quelqu'un aura servi d'instrument à Dieu pour vous purifier et couronner par des calomnies et des persécutions, ne manquez par reconnaissance de prier pour lui pendant huit jours, et vous communiez au moins une fois à son intention. »

Est-ce assez d'être patient et de supporter ? Le détache-

(1) *Id.*, p. 43.

(2) *Id.*, p. 28.

(3) *Lettre aux Amis de la Croix*, p. 19.

(4) *Id.*, p. 51.

(5) *Instruction aux Filles de la Sagesse*, n° 94.

ment complet est un idéal difficile à cause des résistances de la sensibilité et de l'orgueil. Sans être à la lettre un ennemi, le corps est un compagnon indocile qu'il faut mater et discipliner sous peine de faire un maître de ce serviteur. On soutient le travail de la grâce, non seulement en acceptant les épreuves, mais « encore en se procurant quelques peines et mortifications, comme jeûnes, veilles et autres austérités des saints pénitents (1). Chaque faiblesse consentie en faveur de la chair ajoute un poids qui tire l'esprit vers le sol ; chaque concession faite à l'amour de soi renforce ses exigences comme il arrive d'un enfant gâté. A l'inverse, chaque sacrifice volontaire est une émancipation. La mortification ainsi comprise est un entraînement de la volonté, une ascèse.

On sait jusqu'à quel point Grignon de Montfort a poussé cet exercice de libération. On se rappelle ses privations, ses fatigues, son emploi de la discipline et du cilice, sa recherche déconcertante de l'abaissement. Un jour, pour corriger un mouvement d'amour-propre, il se couche la face contre terre et ordonne à son domestique de le fouler aux pieds. Une autre fois, il échange sa chemise contre celle d'un pousseux. Et l'on n'a pas oublié l'horrible scène de l'hôpital de Poitiers. C'est qu'à un homme de cette taille et parvenu à un tel degré de sainteté, ces choses démesurées sont devenues déjà plus faciles et désormais nécessaires pour avancer dans la perfection.

C'est aussi qu'en vertu d'une grande loi mystérieuse, celle de la réversibilité des mérites et des peines, par son immolation volontaire, en union et « compassion » de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il contribue à la rédemption universelle, comme un pèlerin plus robuste prend sur ses épaules une partie de la charge de ses compagnons plus débiles. Nous ne formons devant Dieu qu'un seul corps mystique cimenté par la charité. Chaque effort qui nous rapproche de lui nous rapproche en même temps de nos frères. C'est en ce sens que Léon Bloy a pu dire : « Pourquoi souffrez-vous, sinon pour consoler le Seigneur (2) ? »

Toutefois, Grignon de Montfort ne recommande aux autres ces pratiques extraordinaires que dans le cas de vocations toutes spéciales. Il enseigne que, dans la généralité des cas, ce sont les petites souffrances obscures qui sont les plus méritoires. D'ailleurs ce qui importe plus que la souffrance, c'est la manière dont on souffre : « Souffrir beaucoup

et souffrir mal, c'est souffrir en damné ; souffrir beaucoup et avec courage, mais pour une mauvaise cause, c'est souffrir en démon ; souffrir peu ou beaucoup, et souffrir pour Dieu, c'est souffrir en saint (1).

Cette souffrance alors est joie. Non pas de la partie inférieure, où tout est en guerre et en alarme, et qui gémit, se plaint, pleure et cherche à se soulager, non pas de la raison qui se trouble, mais de « la partie suprême, que les maîtres de la vie spirituelle ont appelée la cime et la pointe de l'âme, et qui est l'intelligence éclairée de la foi.

Alors, c'est le vrai paradis terrestre (2) par élimination de la pesanteur et rupture de l'enveloppe comme la chrysalide se défait du cocon et s'envole vers la lumière.

« La Croix, quand elle est bien portée est la cause, la nourriture et le témoignage de l'amour (3). » Par elle, le miroir de l'âme, devenu limpide, reflète la Sagesse éternelle et s'éclaire à sa ressemblance. La Croix « allume ainsi dans le cœur le feu de l'amour divin ; elle entretient et augmente cet amour et, comme le bois est la pâture du feu, la croix est la pâture de l'amour. Elle est le témoignage le plus assuré qu'on aime Dieu. C'est de ce témoignage dont Dieu s'est servi pour nous montrer qu'Il nous aime ; et c'est aussi le témoignage que Dieu demande de nous pour nous montrer que nous l'aimons (4). »

On connaît le cri de joie de sainte Thérèse : « Les souffrances seules peuvent désormais me rendre la vie supportable. Souffrir, voilà où tendent mes vœux les plus chers. Que de fois, du plus intime de mon âme, j'élève ce cri vers Dieu : Seigneur, ou souffrir ou mourir, c'est la seule chose que je vous demande. »

(1) *Lettre aux Amis de la Croix*, p. 44.

(2) *Lettre aux Amis de la Croix*, pp. 46-48.

(3) *Amour réciproque de la Sagesse éternelle et de l'homme*.

(4) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 176.

(1) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 201.

(2) *La Porte des Humbles*.

LA VIERGE MARIE

Il n'est, pour chaque homme venant au monde, que deux attitudes possibles constamment offertes à son option. Ou bien, se prenant lui-même pour Dieu et pour centre, il tente d'absorber à son profit les ressources et les puissances de l'univers, et c'est l'anarchie intérieure, le désordre général par le choc des convoitises et des violences ; ou bien, il entre volontairement dans le concert universel et coopère, comme il est prescrit, à son rang et selon ses forces, à l'ordre divin, et c'est la voie du salut par la destruction de l'égoïsme et l'avènement du règne de Dieu.

« Ame, vivante image de Dieu, et rachetée du sang précieux de Jésus-Christ, la volonté de Dieu sur vous est que vous deveniez sainte comme lui dans cette vie, et glorieuse comme lui dans l'autre. L'acquisition de la sainteté de Dieu est votre vocation assurée, et c'est là que toutes vos pensées, paroles et actions, les souffrances et tous les mouvements de votre vie doivent tendre (1). »

Cet état de sainteté vers lequel nous soupirons n'est pas autre chose, le Bienheureux nous l'a dit, que la possession de la Divine Sagesse, qui est à la fois connaissance, vie et amour, et qui s'est incarnée en Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Il n'a point été donné d'autre nom sous le ciel que le nom de Jésus par lequel nous devons être sauvés. Dieu ne nous a point mis d'autre fondement de notre salut, de notre perfection et de notre gloire, que Jésus-Christ. Tout édifice qui n'est pas posé sur cette pierre ferme est fondé sur le sable mouvant et tombera infailliblement tôt ou tard. Tout fidèle qui n'est pas uni à lui comme une branche au cep de la vigne, tombera, sèchera et ne sera propre qu'à être jeté au feu. Hors de lui tout n'est qu'égarement, mensonge, iniquité,

(1) *Secret de Marie*, p. 3.

inutilité, mort et damnation. Mais si nous sommes en Jésus-Christ et Jésus-Christ en nous, nous n'aurons point de damnation à craindre, ni les Anges des cieux, ni les hommes de la terre, ni les démons des enfers, ni aucune créature ne nous peut nuire, parce qu'elle ne nous peut séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ (1). »

Tous nos efforts sont requis pour cette ascension, mais ils demeurent insuffisants sans la grâce qui vient de Dieu. Tout se ramène donc, nous dit Grignon de Montfort, à trouver les moyens pour obtenir ce secours irremplaçable. Il nous a prescrit l'humilité du cœur, l'oraison continuelle, l'universelle mortification. Le moment est venu pour lui de nous indiquer le plus grand des moyens, et c'est « une tendre et véritable dévotion de la Sainte Vierge (2). »

« Ame prédestinée, voici le plus merveilleux de tous les secrets que le Très Haut m'a appris et que je n'ai pu trouver en aucun livre ancien et nouveau. Je vous le confie par le Saint-Esprit (3) », à la condition, ajoute-t-il, que ce secret ne sera transmis qu'aux personnes qui en sont dignes (on ne jette pas des perles aux pourceaux), qu'on ne s'en servira que pour devenir saint et céleste, sinon le secret deviendrait poison et condamnation (car il sera demandé plus à ceux qui connaîtront davantage), enfin que l'on remerciera Dieu tous les jours d'avoir appris ce qu'on ne méritait pas de savoir.

Cette partie importante de la doctrine du Bienheureux, esquissée d'abord dans les derniers chapitres de la *Sagesse éternelle*, résumée ensuite dans l'opuscule intitulé le *Secret de Marie* reçoit son plein développement dans le traité de la *Vraie Dévotion*. Il affirme dans ces ouvrages non seulement l'Immaculée Conception, cette antique croyance du monde chrétien qui a pris valeur de dogme depuis le 8 décembre 1854, mais il y devance celui de « Marie médiatrice universelle » dont des voix autorisées appellent aujourd'hui de divers côtés la promulgation. Ces traités présentent un mélange d'effusions mystiques souvent admirables et d'explications parfois lumineuses, parfois diffuses et encombrées de répétitions, car l'auteur, pressé par le temps, laisse courir sa plume et avoue d'ailleurs sans ambage ignorer l'art de la composition savamment ordonnée. Nous ne lui en ferons pas grief, car il possède des qualités infiniment plus puissantes. Pour moi, qui ne désire être ici que son modeste interprète, j'essayerai de dégager les lignes principales de son dessein et

(1) *Vraie dévotion*, p. 39.

(2) *Sagesse dernière*, p. 279.

(3) *Secret de Marie*, p. 1.

de les mettre à la portée des hommes d'aujourd'hui qui m'écoutent.

Il ne faut point se le dissimuler, bon nombre d'esprits modernes — et je ne parle pas des esprits forts mais des hommes de bonne volonté — qui adhèrent sans difficulté à la récitation du *Pater*, se montrent rétifs lorsqu'il s'agit du culte de la Vierge. Ils n'y voient le plus souvent qu'une jolie fable ou une respectable tradition. Plutôt que de se scandaliser de leurs réserves, il vaut mieux en chercher les causes. Elles tiennent aux dispositions mentales de notre siècle, qui n'est plus celui de Grignon de Montfort, ce dont certains apologistes n'ont pas l'air de s'apercevoir. Nous avons souvent rencontré cette erreur banale qui consiste à verser, et comme du dehors, des affirmations et des règles sans se préoccuper de la qualité d'adhérence des formules que l'on emploie, au lieu de partir du donné, c'est-à-dire de l'expérience interne et externe des auditeurs. On agit ainsi à la façon d'un missionnaire imprudent qui ne tiendrait aucun compte des habitudes de pensée et de langage des indigènes qu'il apprivoise. Certaines adaptations, certains éclairages sont nécessaires, bien qu'ils ne doivent en aucune façon altérer la vérité enseignée.

L'introduction du lecteur moderne à la théologie mariale sera gravement facilitée à mon sens s'il veut bien se persuader que *Marie est à la fois une personne et un principe* (1). Il en est de même, à des degrés divers, de tous les personnages éminents apparus dans l'histoire du monde, comme il est vrai que tout grand événement est en même temps une figure. Grignon, ainsi que tous les Pères, quand il ne rappelle pas cet axiome le sous-entend. On peut passer librement de l'un à l'autre de ces caractères, à condition de ne pas les séparer, ce qui est le vice des hérésies. Il n'y a là, que je sache, rien de choquant pour un homme tourné vers les choses spirituelles, qui en voit partout les preuves expérimentales et qui a réveillé en lui par l'exercice ce mode de connaissances inné, ce sens des correspondances qu'il admire chez les poètes, un Baudelaire, un Novalis, un Gérard de Nerval, cette intuition qui prolonge la raison sans la contredire et qui se porte au delà du fait brut pour découvrir ses intentions et ses fins.

Je prie le lecteur de bien vouloir admettre encore, pour me suivre, le *principe d'analogie* que la science moderne néglige généralement avec suffisance, sauf à l'introduire dans

(1) C'est-à-dire beaucoup plus qu'un principe et beaucoup plus qu'une personne.

ses hypothèses, et qui régit l'ordre universel comme il est encore possible de s'en convaincre par l'observation. En vertu de cette loi, qui était l'un des fondements de la science antique, les états, les mouvements, les faits, se répercutent sur plusieurs plans comme des échos. Ainsi, par exemple, ce que l'on constate sur le plan individuel a son pendant sur le plan humain, ce qui est visible sur le plan de la matière a sa symétrie sur le plan de l'esprit.

Certes, Marie est *une personne*, apparue dans l'espace et le temps, comme nous l'enseignent les Écritures, fille de la lignée de David, épouse de Joseph en Galilée, mère de Jésus, parente d'Elizabeth, compagne de son fils aux noces de Cana et qui s'est tenue debout au pied du Calvaire. C'est encore et toujours une personne vivante et agissante, désormais immortelle et glorieuse qui, au même titre que les esprits dégagés de chair, nous connaît, nous regarde, nous écoute et nous assiste.

Marie est aussi *un principe*, conçu de toute éternité, cheville ouvrière dans le plan divin, et l'on verra que toutes les expressions et tous les jugements qui s'appliquent à la personne s'appliquent également au principe, l'un et l'autre, en effet, ne faisant qu'un. « L'humanité, écrit Gratry (1), est un ensemble solidaire, un tout n'ayant aux yeux de Dieu, quoique composé de plusieurs, qu'un cœur, une âme, un corps. Lorsque le mal infecta toute cette masse et la précipita dans l'égoïsme et le vertige de la concupiscence, Dieu voulut se réserver un point pur, un germe pour rentrer un jour dans la masse par ce point. Ce point demeuré pur et préservé, c'est le point virginal du monde des âmes, c'est une âme, c'est la Vierge Marie. »

Sans cette prévenance divine, qui est le signe de sa miséricorde infinie, on ne conçoit pas la remontée après la chute, la régénération après le péché. Toute communication était coupée avec l'Esprit sans ce vestige survivant de l'ancien Eden, et destiné à se manifester un jour aux yeux des hommes. C'est pourquoi Grignon de Montfort, à la suite des Pères de l'Eglise, appelle Marie « le Paradis terrestre du nouvel Adam, très saint lieu qui n'est composé que d'une terre vierge et immaculée, où est véritablement l'arbre de vie qui a porté Jésus-Christ, le fruit de vie ; l'arbre de la science du bien et du mal qui a donné la lumière au monde (2). »

(1) *Philosophie du Credo*, p. 142.

(2) *Vraie Dévotion*, p. 201.

« Elle était préparée, dit saint Anselme (1), pour être le fondement, la source, le principe, l'origine, la cause, le germe, la pépinière de la cité, du palais, du Souverain Bien. »

C'est par cette « porte orientale » que Dieu descend en effet, c'est sur cet arbre de vie qu'il peut greffer la tige ineffable, l'Homme Dieu. L'ange Gabriel salue cette âme en l'appelant « pleine de grâce ». Elle est, en effet, « toute grâce », « l'unique qui ait trouvé grâce devant Dieu ». Sans doute, étant créature, elle reste à une distance infinie et infranchissable de Lui. Mais elle est, dans la mesure humaine, le parfait miroir où il se contemple, le tabernacle sans souillure dans lequel il peut habiter.

« Les patriarches, les prophètes et les saints personnages de l'ancienne Loi avaient crié, soupiré et demandé l'incarnation de la Sagesse éternelle, mais aucun ne l'avait pu mériter. » Ils n'ont obtenu qu'une opération partielle et ébauchée, en paroles et en écritures. « Il ne s'est trouvé que Marie qui, par la sublimité de sa vertu, ait atteint jusqu'au trône de Dieu et ait mérité ce bienfait infini (2). » La Vierge, intégralement pure, a eu seule le pouvoir d'attirer à elle, comme l'aimant, par affinité, le Saint-Esprit qui la « couvre de son ombre » et par sa fécondation a donné naissance au Christ et l'a rendue ainsi *Mère de Dieu*.

Ayant épousé Marie et ayant produit en Elle, et par Elle et d'Elle, le Verbe Incarné « comme il ne l'a jamais répudiée », il continue à produire tous les jours en Elle et par Elle, et d'une manière mystérieuse mais véritable, les prédestinés (3), ce qui lui vaut ce second privilège d'être appelée *Mère de grâce* ou *Mère des Fidèles*.

Comprenons en effet qu'il se passe à l'intérieur de chacun de nous, dans la régénération, quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé dans le monde lorsque le Verbe s'est incarné. Dans chaque âme, comme dans l'univers, il existe un réduit intact, une chambre royale, un temple inviolé. « Là l'erreur n'entre pas », dit saint Thomas d'Aquin, et Bossuet s'écrit en parlant de ce jardin secret, dans ses Aspirations sur les mystères : « O âme, écoute dans ton fond, n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes, mais dans le sanctuaire où se recueillent les pures et simples idées, là où la vérité se fait entendre. » Quand les Anges de Dieu nous saluent — et toute influence de la Vie n'est-elle pas un ange

(1) *Epist. de Concept.*

(2) *Sagesse* et p. 279.

(3) *Secret de Marie*, p. 8.

de Dieu ? — ce point libre de l'esprit et de la volonté est capable de répondre à l'appel de la grâce. C'est Marie qui réside en nous et qui murmure : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa volonté. » Alors le Verbe conçu du Saint-Esprit prend la place du vieil homme et nous rend enfants de Dieu (1).

« Dieu étant Dieu, dit Grignon de Montfort, ne change pas, ni en son sentiment ni en sa conduite (2). » Il a voulu commencer à donner son Fils au monde par Marie, il est à croire qu'il continuera à le donner par Marie, principe et personne, c'est-à-dire par le principe immaculé de notre âme, en étroit rapport avec la personne de la Vierge qui agit éternellement en vue du dessein pour lequel elle a été conçue, autrement dit, nous devenons aptes à incarner le Christ en nous dans la mesure où, par l'imitation de la Vierge et de ses vertus, nous nous rapprochons de sa ressemblance, et dans la mesure aussi où, par nos prières, nous obtenons d'elle son aide personnelle et son intercession secourable.

Elle est ainsi le moyen nécessaire par lequel nous accédons à lui. De là son troisième privilège, celui de *Médiatrice*.

« Partout, dit Montfort, où est Jésus, au ciel ou en terre, dans nos tabernacles ou dans nos cœurs, il est vrai de dire qu'il est le fruit et le rapport de Marie, que Marie seule est l'arbre de vie, et que Jésus seul en est le fruit. Quiconque donc veut avoir ce fruit admirable dans son cœur doit avoir l'arbre qui le produit, qui veut avoir Jésus doit avoir Marie (3). »

Rappelons-nous, avec le Bienheureux, que Notre-Seigneur lui-même a désigné sa Mère pour médiatrice par sa dépendance à son égard dans sa conception, sa naissance, sa présentation au temple, par sa soumission filiale durant les trente années de sa vie cachée (4). C'est par elle qu'il a voulu commencer ses miracles. Il a sanctifié saint Jean Baptiste dans le sein d'Elizabeth par la parole de Marie (5) et c'est le premier miracle de grâce. Il a changé l'eau en vin à son

(1) Graty. *Philosophie du Credo*.

(2) *Vraie dévotion*, p. 8. Le Père des Lumières, chez lequel il n'y a ni changement, ni ombre de variation (Jacques, p. 17).

(3) *Sagesse éternelle*, p. 280.

(4) *Vraie dévotion*, p. 9.

(5) Luc, 1, pp. 41-45.

humble prière, et c'est son premier miracle de nature (1). Dans le ciel comme sur la terre, il continue à tendre l'oreille à sa sollicitude et il lui concède sur lui-même un empire maternel. Comme aux noces de Cana, c'est Marie qui sert d'intermédiaire entre sa puissance et notre faiblesse, soit qu'elle lui transmette nos besoins : « Ils manquent de vin... », soit qu'elle nous rapporte ses commandements et nous engage à l'obéissance : « Faites tout ce qu'il vous dira (2). » Il l'institue enfin Mère des Fidèles par la donation solennelle qu'il lui fait d'eux au moment suprême de l'agonie du calvaire, dans la personne du disciple qu'il aimait. « Femme, voici votre fils », lui dit-il, et à saint Jean : « Voici votre mère (3). »

Le Verbe, sortant éternellement du Sein du Père et produisant tout ce qui existe, récapitule la Création en s'incarnant, et la fait rentrer avec lui dans l'unité même de la vie de Dieu. Il est le médiateur qui sert de pont à une humanité déchue aspirant à revenir à Dieu et qui, pourtant, par elle-même en est incapable et a besoin, pour son rachat, d'une victime expiatoire qui soit digne du Maître qu'elle a offensé (4). Mais comme Adam, chassé du paradis terrestre, tremble sous le poids de sa faute et n'ose regarder l'Éternel (5), l'humanité encore éblouie par la majesté du Christ qui est Dieu, n'ose s'approcher de lui qu'avec crainte. Un intermédiaire plus modeste nous est accordé, auquel nous puissions nous adresser sans épouvante, une créature comme nous mais excellente, une femme très douce, qui nous aime et qui nous porte vers le Juge avec des bras maternels.

« Pour pouvoir nous être secourable il fallait deux conditions, dit Bossuet, que sa grandeur l'approche de Dieu, que sa bonté l'approche de nous. La grandeur est la main qui puise, la bonté la main qui répand, et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la Mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie étant notre Mère, son affection l'abaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à l'inté-

(1) *Vraie dévotion*, p. 10.

(2) Jean II, 1-II.

(3) Jean XIX, 26, 27.

(4) Débiteur de la justice divine qu'il avait offensée, l'homme n'avait pas, dans sa nature finie et coupable, de quoi se redimer. (Nicolas, p. 271).

(5) Cf. aussi Exode, XX, p. 19 : Ils disent à Moïse : Parle-nous toi-même, nous t'écouterons, mais que Dieu ne nous parle point de peur que nous mourions.

resser à notre bonheur (1). « Toute grâce descend vers les hommes par une triple procession : elle va du Père au Christ, du Christ à la Vierge, de la Vierge à nous. Il est juste que le retour s'établisse par la même voie que la grâce, dit saint Bernard, retourne à son auteur par le même canal qu'elle est venue (2). »

Cependant, Dieu qui a voulu l'homme libre, condescend à lier sa décision auguste au consentement de sa créature. L'ange messenger prosterné aux pieds de Marie le jour de l'Annonciation attend la réponse de l'humble enfant sur qui l'Esprit plane encore sans se poser. Minute la plus solennelle de l'histoire du monde, où l'humanité tout entière, depuis les origines jusqu'au jugement dernier, depuis Adam et David retenus captifs dans les Limbes jusqu'aux générations lointaines soumises par le péché à l'esclavage du démon, attend avec l'ange la parole suspendue qui ouvre ou qui ferme le ciel. Alors Marie répond : « Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon sa volonté. » Et l'Ange se retire, et aussitôt le Verbe se fait chair (3).

Acquiesçant ainsi à l'œuvre de l'Incarnation, Marie accepte du même coup l'immolation de son fils et la sienne propre, le même glaive qui doit les percer l'un et l'autre et qui est la rançon de notre salut. Par son obéissance silencieuse, par sa souffrance volontaire et fidèlement supportée, « elle ne fait avec le Christ qu'un même sacrifice » et partage avec lui la gloire de notre Rédemption. Tant de mérites font d'elle l'Arche d'alliance, le Salut des infirmes, le Refuge des pécheurs, la Consolatrice des affligés.

« Il faut conclure, dit Grignon de Montfort, que la Très Sainte Vierge étant nécessaire à Dieu, d'une nécessité qu'on appelle hypothétique, en conséquence de sa volonté, elle est bien plus nécessaire aux hommes pour arriver à leur dernière fin (4). Il n'y a point et il n'y aura jamais de créature où Dieu soit plus grand, hors de lui-même et en lui-même, sans exception ni des Bienheureux, ni des Chérubins, ni des plus hauts Séraphins, dans le Paradis même. Marie est le Paradis de Dieu et son monde ineffable où le Fils de Dieu est entré pour y opérer des merveilles, pour le garder et s'y complaire. Il a fait un monde pour l'homme voyageur, c'est celui-ci ; il a fait un monde pour l'homme bienheureux et c'est le Paradis ; mais

(1) *Deuxième Sermon pour la fête de la Nativité*.

(2) *Vraie dévotion*, p. 102.

(3) Cf. Nicolas.

(4) *Vraie dévotion*, p. 22.

il en a fait un autre pour lui, auquel il a donné le nom de Marie ; monde inconnu presque à tous les mortels ici-bas et incompréhensible à tous les Anges et les Bienheureux là-haut, dans le ciel et qui, dans l'admiration de voir Dieu si relevé et si reculé d'eux tous, si séparé et si caché dans son monde, la Divine Marie, s'écrient jour et nuit : « Saint, Saint, Saint (1). »

« Puisque Dieu est partout, dit-il encore, on peut le trouver partout, jusque dans les enfers, mais il n'y a point de lieu où la créature puisse le trouver plus proche d'elle et plus proportionné à sa faiblesse qu'en Marie, puisque c'est pour cet effet qu'il est descendu. Partout ailleurs, il est le pain des forts et des Anges, mais en Marie il est le pain des enfants (2). »

**

Telle est la puissance de Marie médiatrice : « elle est si maîtresse des biens de Dieu, qu'elle donne à qui elle le veut, quand elle veut et de la manière qu'elle veut, toutes les grâces de Dieu, toutes les vertus de Jésus-Christ et tous les dons du Saint-Esprit, tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire. Mais quelque don que nous fasse cette souveraine et aimable Princesse, elle n'est point contente si elle ne nous donne la Sagesse Incarnée, Jésus son fils (3) ». Quand on a une fois trouvé Marie, et par Marie, Jésus, et par Jésus, Dieu le Père, on a trouvé tout bien, toute grâce et toute amitié auprès de Dieu, toute sûreté contre les ennemis de Dieu, toute vérité contre le mensonge, toute facilité et toute victoire contre les difficultés du salut, toute douceur et toute joie dans les amertumes de la vie (4). »

Voilà donc le moyen le plus assuré, le plus aisé, le plus court et le plus saint, selon Grignon de Montfort, sans lequel les autres sont de peu de prix. « Quand nous ferions les plus effroyables pénitences, quand nous entreprendrions les voyages les plus pénibles et les plus grands travaux, quand même nous répandrions tout notre sang pour acquérir la divine Sagesse, et que l'intercession et la dévotion de la Sainte Vierge ne se trouvât pas en tous ces efforts, ils seraient comme inutiles et incapables de nous l'obtenir. Mais si Marie dit un mot pour nous, si son amour se trouve chez nous, si nous sommes marqués à la marque de ses fidèles serviteurs

- (1) *Secret de Marie*, p. 13.
- (2) *Secret de Marie*, p. 14.
- (3) *Sagesse éternelle*, p. 283.
- (4) *Secret de Marie*, p. 15.

qui gardent ses voies, nous aurons bientôt, et à peu de frais, la divine Sagesse (1). »

A ceux qui s'étonneraient de l'extrême importance ainsi attachée à ce culte, qui croiraient voir dans ces hommages rendus à une créature une forme d'idolâtrie, une infraction au commandement qui nous oblige à réserver à Dieu seul notre adoration, il faut répondre par les déclarations très nettes du Bienheureux et par les avis placés en tête de ce chapitre, qui veulent mettre le lecteur moderne en garde contre les interprétations grossières et superficielles.

« J'avoue, écrit Grignon de Montfort, avec toute l'Eglise, que Marie n'étant qu'une pure créature sortie des mains du Très-Haut, comparée à sa majesté infinie, est moindre qu'un atome ou plutôt n'est rien du tout, puisqu'il est seul Celui qui est, et que, par conséquent, ce grand seigneur, toujours indépendant et suffisant à lui-même, n'a pas eu et n'a pas encore absolument besoin de la Sainte Vierge pour l'accomplissement de ses volontés et pour la manifestation de sa gloire. Il n'a qu'à vouloir pour tout faire (2). » Il serait, par conséquent, faux et blasphémateur de penser qu'elle soit au-dessus de la divine Sagesse, vrai Dieu, ou qu'elle l'égale (3). Lorsque le Bienheureux écrit que Notre-Seigneur a conservé dans le ciel « la soumission et l'obéissance du plus parfait de tous les enfants à l'égard de la meilleure de toutes les mères », il faut comprendre que Marie « ne commande pas à son Fils comme une mère d'ici-bas commanderait à son enfant qui est au-dessous d'elle, mais qu'étant toute transformée en Dieu par la grâce et la gloire, elle ne fait rien qui soit contraire à l'éternelle et immuable volonté de Dieu (4) », autrement dit, elle est si conformée à lui, qu'elle ne lui demande jamais que ce qu'il veut donner.

Ceci dit, et la distance étant gardée infinie entre le Créateur et la créature, il reste que, par la volonté de Dieu lui-même, la Vierge est la part humaine seule capable de participer à la Rédemption et le culte que nous lui rendons, dans la réserve que nous venons d'assigner, ne peut être trop grand, puisque c'est celui-là même que nous rendons à la part la plus pure et la plus humble de nous-mêmes, celle qui est « inclinée » vers Dieu (5).

- (1) *Sagesse éternelle*, p. 287.
- (2) *Vraie dévotion*, p. 7.
- (3) *Sagesse éternelle*, p. 280.
- (4) *Vraie dévotion*, p. 14.
- (5) La plus forte inclination de Marie est de nous unir à Jésus-Christ. (*Vraie dévotion*, p. 53.)

« Il importe maintenant, nous dit le Bienheureux, de faire un bon choix de cette dévotion. Le diable a déjà tant trompé et damné d'âmes par une fausse dévotion à la Très Sainte Vierge, qu'il se sert tous les jours de son expérience diabolique pour en damner beaucoup d'autres en les amusant et les endormant dans le péché, sous prétexte de quelques prières mal dites ou de quelques pratiques extérieures qu'il leur a inspirées. Comme un faux monnayeur ne contrefait ordinairement que l'or et l'argent et fort rarement les autres métaux, parce qu'ils n'en valent pas la peine, ainsi l'esprit malin ne contrefait pas tant les autres dévotions que celles de Jésus et de Marie, la dévotion à la Sainte Communion et la dévotion à la Sainte Vierge, parce qu'elles sont parmi les autres ce que sont l'or et l'argent parmi les métaux (1). »

Et le Bienheureux de nous décrire en détails les sept sortes de faux dévots qu'il faut se garder d'imiter : une vraie galerie de portraits. Ce sont : les dévots critiques, qui raillent les pratiques « que les gens simples rendent simplement et saintement à cette bonne Mère », révoquent en doute tous les miracles et histoires rapportés par des auteurs dignes de foi, et qui éloignent les peuples de la dévotion à la Très Sainte Vierge, sous prétexte d'en détruire les abus ; les dévots scrupuleux, qui craignent de déshonorer le Fils en honorant la Mère, comme si ceux qui prient la Sainte Vierge ne priaient pas Jésus-Christ par elle ; les dévots qui font consister toute leur dévotion en des pratiques extérieures, parce qu'ils n'aiment que le sensible sans goûter le solide ; les dévots présomptueux qui, sous le beau nom de chrétiens et de dévots à la Sainte Vierge cachent ou l'orgueil, ou l'avarice, ou l'impureté ou l'ivrognerie, ou la colère, etc... ; ils se promettent que Dieu leur pardonnera parce qu'ils jeûnent le samedi, parce qu'ils sont de la Confrérie du Saint-Rosaire ou du Scapulaire, ou parce qu'ils portent le petit habit ou la petite chaîne de la Sainte Vierge. Les dévots inconstants sont dévots par intervalles et par boutades ; les dévots hypocrites couvrent leurs péchés et leurs mauvaises habitudes sous le manteau de cette Vierge fidèle, afin de passer aux yeux des hommes pour ce qu'ils ne sont pas. Enfin, il y a encore les dévots intéressés, qui ne recourent à la Vierge que pour gagner quelque procès, pour éviter quelque péril, pour guérir d'une maladie ou pour quelque autre besoin de cette sorte, sans quoi ils l'oublieraient (2).

La vraie dévotion doit être *intérieure*, c'est-à-dire doit

(1) *Vraie dévotion*, p. 66.

(2) *Vraie dévotion*, p. 66 à 74.

partir de l'esprit et du cœur ; elle doit être *tendre*, pleine de confiance, comme d'un enfant dans sa bonne mère, *sainte*, c'est-à-dire qu'elle porte une âme à éviter le péché et à imiter les vertus de la Très Sainte Vierge, particulièrement son humilité profonde, sa foi vive, son obéissance aveugle, son oraison continuelle, sa mortification universelle, sa pureté divine, sa charité ardente, sa patience héroïque, sa douceur angélique et sa sagesse divine. Elle doit être *constante* et enfin *désintéressée*, c'est-à-dire qu'elle inspire à une âme de ne se point rechercher, mais Dieu seul, dans sa Sainte Mère (1).

« Il existe une quantité de pratiques que le Saint-Esprit a inspirées aux saintes âmes et qui sont très sanctifiantes, mais je proteste hautement, déclare Montfort, qu'ayant lu presque tous les livres qui traitent de la dévotion à la Mère de Dieu, et ayant conversé familièrement avec les plus saints et savants personnages de ces derniers temps, je n'ai point connu de pratique semblable à celle que je veux dire, qui exige d'une âme plus de sacrifices pour Dieu, qui la vide plus d'elle-même et de son amour-propre, qui la conserve plus fidèlement dans la grâce, et la grâce en elle, qui l'unisse plus parfaitement et plus facilement à Jésus-Christ, et enfin qui soit plus glorieuse à Dieu, sanctifiante pour l'âme et utile au prochain (2). »

« Cette dévotion, dont l'efficacité, dit le Père Faber, est presque incroyable pour obtenir le salut des âmes et la venue du royaume de Jésus-Christ (3) », c'est l'*esclavage d'amour*, tel que Grignon l'avait adopté depuis son sacerdoce et tel qu'il le prêcha sans cesse dans ses missions. En quoi consistait-elle ? Le Bienheureux nous le fait comprendre par cette comparaison :

Lorsqu'un sculpteur veut faire un portrait, il peut s'y prendre de deux manières. Ou bien, confiant dans son industrie et dans la qualité de ses instruments, il taille directement la matière informe et dure : la méthode est longue et difficile et il ne faut qu'un coup de ciseau maladroit pour gâter tout l'ouvrage. Ou bien il jette la matière dans un moule, et il obtient alors « sans peine et sans coûtage » une ressemblance exacte, pourvu que la matière soit plastique et que le moule soit parfait. Ainsi d'une âme qui s'abandonne sans réserve à Marie. Marie est le moule vivant de Dieu, dit saint Augustin, fait par le Saint-Esprit pour former au naturel un Homme-Dieu. « Il ne manque à ce moule aucun trait de la divinité,

(1) *Vraie dévotion*, p. 75 à 79.

(2) *Vraie dévotion*, p. 84.

(3) Préf. de la traduction de la *Vraie dévotion*, p. 18.

quiconque y est jeté et se laisse manier aussi y reçoit tous les traits de Jésus-Christ (1). »

L'opération la plus utile et la plus parfaite, « c'est donc de se consacrer tout à Marie et tout à Jésus par elle, en qualité d'esclave, lui faisant une *consécration* entière et éternelle de son corps, de son âme, de ses biens, tant intérieurs qu'extérieurs, des satisfactions et des mérites de ses bonnes actions, et du droit qu'on a d'en disposer, enfin de tous les biens qu'on a reçus par le passé, qu'on possède à présent et qu'on possèdera à l'avenir (2). »

Le Bienheureux insiste longuement dans ses ouvrages sur le caractère de ce sacrifice, fait volontairement et par amour et qui est le plus complet qu'on ait exigé en religion. Il implique le dépôt, entre les mains de notre guide et patronne, non seulement des biens de fortune, des qualités du cœur et de l'esprit, mais de la valeur même des prières, aumônes, mortifications et satisfactions dont on lui laisse la disposition entière.

A cette définition, qui se suffit à elle-même, nous n'ajoutons que cette remarque : c'est la forme la plus haute et la plus dépouillée de la prière. Il existe une prière très imparfaite et naïvement égoïste ; elle demande à Dieu un secours dans le domaine du temporel, la pluie pour les récoltes, la protection dans un voyage, le retour d'un absent, la guérison d'une maladie, comme si, pour ainsi dire, on se substituait à la Bonté providentielle pour lui indiquer les voies que nous estimons les meilleures. Dieu ne repousse pas ces implorations, parce qu'Il est le Père qui connaît les faiblesses de ses enfants et parce qu'Il discerne avec indulgence, dans ces appels intéressés, un acte de foi, de crainte et d'espérance, c'est-à-dire quelque chose qui ressemble tout de même à un don de soi.

Un degré plus haut et l'orant demande les biens spirituels : la sagesse, la vertu, la sainteté. C'est la vraie prière, qui s'efforce d'épouser la volonté divine. Pourtant elle n'est point parfaite encore, parce qu'il s'y mêle, malgré nous, quelque poussière de notre nature ; un soupçon d'orgueil : espoir d'être meilleur que les autres ; une trace d'égoïsme : désir du Paradis ; d'envie du prochain : la félicité des bienheureux ; de paresse : épargne de l'effort personnel ; de curiosité : ambition d'explorer de nouveaux domaines, tout cela à des doses très subtiles, imperceptibles à nos consciences grossières et qui déjoue nos précautions les plus attentives. « Nos bonnes

(1) *Secret de Marie*, p. 12.

(2) *Sagesse éternelle*, p. 292.

actions (nos bonnes intentions aussi), quoiqu'elles paraissent bonnes, sont très souvent souillées et indignes des regards et de l'acceptation de Dieu, devant qui les étoiles mêmes ne sont pas pures (1). »

« Nous sommes, écrit encore Grignon avec énergie, naturellement plus orgueilleux que les paons, plus attachés à la terre que les crapauds, plus vilains que des boucs, plus envieux que des serpents, plus gourmands que des cochons, plus colères que des tigres et plus paresseux que des tortues, plus faibles que des roseaux et plus inconstants que des girouettes (2). » Dans ces conditions, la meilleure prière n'est-elle pas celle qui nous vide totalement de nous-mêmes, celle qui consiste à dire à Dieu : « Je ne demande, Seigneur, que votre gloire. Voici mon cœur et mon esprit, mes souffrances et mes travaux. Je les remets à la plus Sage, celle qui ne peut se tromper, pour qu'elle les emploie au mieux de votre service. »

A la condition de bien entrer dans l'esprit de cette dévotion, c'est-à-dire de faire toutes ses actions *avec* Marie en s'unissant à ses intentions, même inconnues, — *en* Marie, en se recueillant au dedans de soi-même pour y former d'elle une petite image spirituelle — *par* Marie, prise comme fin prochaine, Dieu étant pris comme fin dernière (3) — cette pratique produit une infinité d'effets prodigieux. « Mais le principal, c'est d'établir ici-bas la vie de Marie dans une âme, en sorte que ce n'est plus l'âme qui vit, mais Marie en elle. Or, quand la divine Marie est Reine dans une âme, quelles merveilles n'y fait-elle point ? Comme elle est l'ouvrière des grandes merveilles, particulièrement à l'intérieur, elle y travaille en secret, à l'insu même de l'âme qui, par la connaissance qu'elle en aurait, détruirait la beauté de ses ouvrages (4). »

« Comme elle est partout la Vierge féconde, elle porte dans tout l'intérieur où elle est la pureté de cœur et de corps, la pureté en ses intentions et ses desseins, la fécondité en bonnes œuvres... Enfin, Marie devient toute à cette âme auprès de Jésus-Christ : elle éclaire son esprit par sa pure foi, elle approfondit son cœur par son humilité, elle l'élargit et l'embrase par sa charité, elle le purifie par sa pureté, elle l'anoblit et l'agrandit par sa maternité (4). »

(1) *Secret de Marie*, p. 25.

(2) *Vraie dévotion*, p. 57.

(3) *Secret de Marie*, pp. 32-34.

(4) *Secret de Marie*, pp. 37-39.

« Oh ! que ma peine serait bien employée, s'écrie Grignon de Montfort, en son abrégé de théologie mariale (1), si ce petit écrit tombant entre les mains d'une âme bien née, née de Dieu et de Marie, et non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, lui découvrait et inspirait, par la grâce du Saint-Esprit, l'excellence et le prix de la vraie et solide dévotion à la Très Sainte Vierge ! Si je savais que mon sang criminel pût servir à faire entrer dans le cœur les vérités que j'écris en l'honneur de ma chère Mère et souveraine maîtresse, dont je suis le dernier des enfants et des esclaves, au lieu d'encre, je m'en servirais pour former des caractères, dans l'espérance que j'ai de trouver de bonnes âmes qui, par leur fidélité à la pratique que j'enseigne, dédommageront ma chère Mère et maîtresse des pertes qu'elle a faites par mon ingratitude et mes infidélités. »

« Je me sens plus que jamais animé à croire et à espérer tout ce que j'ai profondément gravé dans le cœur, et que je demande à Dieu depuis bien des années, à savoir : que tôt ou tard la Très Sainte Vierge aura plus d'enfants, de serviteurs et d'esclaves d'amour que jamais, et que, par ce moyen, Jésus-Christ, mon cher Maître, règnera plus dans les cœurs que jamais. »

« Je prévois bien des bêtes frémissantes qui viennent en furie pour déchirer avec leurs dents diaboliques ce petit écrit et celui dont le Saint-Esprit s'est servi pour l'écrire, ou du moins pour l'envelopper dans les ténèbres et le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse point (2) ; ils attaqueront même et persécuteront ceux et celles qui le liront et réduiront en pratique. Mais qu'importe ! mais tant mieux ! Cette vue m'encourage et me fait espérer un grand succès, c'est-à-dire un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jésus et de Marie, de l'un et de l'autre sexe, pour combattre le monde, le diable, et la nature corrompue, dans les temps périlleux qui vont arriver plus que jamais ! » *Qui legit intelligat* (3). *Qui potest capere, capiat* (4).

(1) *Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge*, pp. 79-80.

(2) Cette prédiction du Bienheureux accomplie à la lettre. Ce n'est que 126 ans après sa mort, en 1842, que ce traité jusqu'alors inconnu fut découvert à Saint-Laurent-sur-Sèvre, par un religieux de sa Congrégation.

(3) Que celui qui lit fasse attention. (Matthieu XXIV, p. 15).

(4) Que celui qui peut comprendre comprenne. (Matthieu XIX, 12). Cf. encore I. Cor. 7-17 Matth. XIII, 11. Daniel, IX, 13.

IV

LES DERNIERS TEMPS

« Les temps périlleux qui vont venir... », a dit Grignon de Montfort. Ce sont ceux qui termineront le cycle de l'épreuve. Quand la corruption et la douleur seront à leur comble, quand les mauvais serviteurs auront dilapidé le trésor du Maître et persécuté ses amis, le cri de triomphe des méchants et la supplication des justes attireront sur la terre la justice du Seigneur. Ce sera le second avènement, la Parousie. Jésus l'a promis à ses disciples au jour de son Ascension : « Je reviendrai » (1). Douze fois dans l'Apocalypse, il le répète à saint Jean : « Je reviendrai bientôt. »

Alors on verra le Fils de l'Homme venant sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. Des anges rassembleront les élus des quatre vents au son de la trompette retentissante. Il séparera les uns d'avec les autres, il mettra ses brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Aux uns il dira : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire... » et ceux-ci prendront possession du royaume. Il dira aux autres : « Retirez-vous de moi, maudits, car vous ne m'avez ni abreuvé ni nourri, vous ne m'avez pas vêtu dans ma nudité ni visité dans ma prison. »

Les fidèles ont veillé longtemps dans l'espérance du Seigneur. Le jour a baissé, la nuit est tombée sur le monde et, comme les dix Vierges de la parabole, l'époux tardant à venir, tous se sont assoupis et se sont endormis d'un sommeil épais (2). Mais tandis que les Sages, qui ont gardé l'huile de leur lampe et dans leur cœur le souvenir de la parole, reconnaissent le cri dans la nuit et courent dans leur lumière à la rencontre du Bien-Aimé, les folles trébuchent dans les ténèbres, s'égarent dans les chemins et arrivent à la salle des noces lorsque la porte est fermée.

(1) Jean XIV, 3.

(2) Matthieu XXIV, 1.